
Sources et méthodes de l'histoire des métiers artistiques en France, XVI^e-XVII^e siècles

Audrey Nassieu Maupas



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/2536>

DOI : [10.4000/ashp.2536](https://doi.org/10.4000/ashp.2536)

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2018

Pagination : 263-264

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Audrey Nassieu Maupas, « Sources et méthodes de l'histoire des métiers artistiques en France, XVI^e-XVII^e siècles », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 149 | 2018, mis en ligne le 09 juillet 2018, consulté le 08 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/2536> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.2536>

Tous droits réservés : EPHE

SOURCES ET MÉTHODES DE L'HISTOIRE DES MÉTIERS ARTISTIQUES EN FRANCE, XVI^e-XVII^e SIÈCLES

Maître de conférences : M^{me} Audrey NASSIEU MAUPAS

Programme de l'année 2016-2017 : I. *Les peintres et les arts décoratifs* (suite). — II. *La dorure : métiers et techniques*.

I. Dans un premier temps, les séminaires ont porté sur les rapports entre Paris et Tours pendant la première moitié du XVI^e siècle dans le domaine de la tapisserie, et plus particulièrement des ateliers de tapissiers et des peintres cartonniers. L'examen des différents documents disponibles, publiés ou inédits, a permis de reprendre la question de la présence et de l'activité à Tours de lissiers dont les liens avérés avec un atelier parisien éclairent d'un jour nouveau la production de cette époque. On constate ainsi que, malgré la décision de François I^{er} en 1528 de faire de la capitale du royaume sa résidence ordinaire, Tours est restée un centre important en matière d'industries du luxe, telles que l'orfèvrerie, l'armurerie, la broderie ou les soieries à fils d'or et d'argent. Parmi ces métiers, qui étaient dès 1521 sous la charge de Philibert Babou, seigneur de La Bourdaisière (1484-1557), surintendant des Finances du Roi à partir de 1524, se trouve celui de tapissier de haute lisse.

Un certain Jean Duval est documenté à Tours de 1535 jusqu'à sa mort en 1552, mais il se pourrait que sa famille ait été présente dans la ville dès les années 1520. Duval s'était d'abord marié à Paris en 1515 avec la fille d'un autre lissier, Nicolas de Mortaigne, originaire de Tournai. Avec son fils Pasquier, ce dernier dirigeait un important atelier parisien, actif au moins à partir de 1515 et jusqu'à la fin des années 1540. Le père et le fils sont en parallèle signalés pour des contrats d'apprentissage à Tours en novembre et décembre 1522. Malgré les sources lacunaires, on peut supposer, à l'instar de ce que l'on constate pour d'autres métiers, que les Mortaigne travaillaient entre Tours et Paris, avant que Jean Duval ne poursuive seul l'activité tourangelle à partir du début des années 1530. Par la suite, les échanges entre les deux villes continuèrent vraisemblablement, par exemple avec le cas de Jean Le Briaais, répertorié parmi les tapissiers du château de Fontainebleau pendant les années 1540, puis dit « de Tours » et qualifié de portier de ce même château en 1557.

Jean Duval est surtout connu pour avoir exécuté deux pièces d'une *Vie de saint Pierre* entre 1536 et 1538 destinées à la confrérie de Saint-Sébastien de l'église Saint-Pierre de Saumur. Cet ensemble a disparu, sauf si l'on considère que la tapisserie de la *Vocation de saint Pierre*, aujourd'hui conservée à Notre-Dame-de-Nantilly de Saumur, en serait un témoignage. Cette identification, proposée par Étienne Vacquet en 2007, semble très plausible. Plus tard, entre 1542 et 1546, ce fut au tour d'une autre confrérie de l'église Saint-Pierre, celle du Saint-Sacrement, de commander une suite de la vie du même saint en six pièces, cette fois-ci toutes conservées *in situ*. Les

comptes de la fabrique indiquent que le tissage fut exécuté à Tours, mais ne donnent pas le nom de l'auteur. L'identification de ce dernier à Duval est une hypothèse séduisante, que l'historiographie a depuis longtemps consacrée.

On sait en tout cas par les documents que les cartons à grandeur de la première série avaient été fournis par Jean de Pouzay, peintre à Bourgueil, et que ceux de la seconde furent commencés par Robert de Lisle et terminés par Jean de Laistre, peintres d'Angers. Une troisième tenture, représentant la *Vie de saint Saturnin*, dont seules trois pièces sont encore conservées (trésor de la cathédrale d'Angers et château de Langeais), est intéressante à mettre en rapport avec les précédentes. En effet, elle fut offerte à l'église Saint-Saturnin de Tours par Jacques de Beaune, baron de Semblançay, et porte la date de 1527 dans une bordure ; son lieu de tissage n'est pas connu, mais ses cartons sont attribués depuis le XIX^e siècle au Florentin André Polastron, qui est mentionné par ailleurs pour des travaux destinés à Semblançay.

Après avoir étudié les sources qui mentionnent ces différents peintres, dont certaines inédites, on s'est penché sur l'analyse stylistique de ces trois ensembles. Leur comparaison révèle une disparité de style qui s'explique par le fait que les cartonnières sont différents et que leur exécution s'est étalée sur une vingtaine d'années. Cependant, comme il a déjà été relevé, le caractère italien de la *Vie de saint Saturnin* montre des similitudes avec la *Vocation de saint Pierre* de Jean de Pouzay, ce qui pourrait s'expliquer par une éventuelle collaboration entre les deux cartonnières. Les six pièces de Saumur de 1542-1546 sont, quant à elles, très différentes et présentent des parentés de forme avec certaines œuvres parisiennes de la même époque.

II. Dans un second temps, dans la perspective d'une étude de synthèse sur les questions liées à la dorure à la Renaissance, on a examiné les métiers qui maniaient l'or à Paris depuis le Moyen Âge. Avec le recueil du prévôt de Paris Étienne Boileau, *Etablissement des mestiers de Paris*, rédigé vers 1268, complété par les ordonnances ou autres textes législatifs des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, on connaît en effet assez bien l'organisation de ces communautés professionnelles. Ces textes ont été en grande partie publiés, mais un travail systématique de vérification sur les manuscrits originaux et les diverses copies effectuées à l'époque moderne (Bibliothèque nationale, Archives nationales, archives de la Préfecture de police), a été entrepris. Il s'agissait de relever les prescriptions liées à l'utilisation de l'or ou de l'argent, ainsi que celles concernant l'étain, matériau qui, s'il était teint en jaune, pouvait facilement imiter l'or, ou qui pouvait être recouvert d'or ou d'argent.

On trouve ainsi mention, dès le Moyen Âge, des orfèvres, des tireurs d'or et d'argent, des batteurs d'étain, des armuriers (seulement pour l'emploi de clous en 1311), des peintres et tailleurs d'images, des selliers et des lormiers (réunis par la suite, travaillant le cuir et le métal). On voit peu à peu apparaître dans la documentation une distinction entre les artisans qui fournissaient la matière première (affineurs et départeurs, tireurs d'or et d'argent et écacheurs, batteurs d'or et d'argent) et ceux qui transformaient les métaux précieux, les appliquaient sur d'autres supports ou les employaient avec d'autres matériaux (orfèvres, peintres, horlogers à partir de la fin du XVI^e siècle, certains artisans du textile), ou alors vendaient des objets précieux (merciers, joailliers, etc.).